



On avait fouillé les poches du jeune homme. — Page 287.

mademoiselle Millicent!... Dieu veuille que vous ne connaissiez jamais de pareilles épreuves! Quand je m'éveillai, mon enfant n'était plus là, et depuis je n'ai jamais vu ni Masterton ni mon fils.

— Et vous êtes restée dans le village où il vous avait laissée? demanda Millicent.

— J'y suis restée plus d'un an, mademoiselle Millicent, espérant toujours qu'il reviendrait avec l'enfant; mais depuis je n'ai jamais eu de ses nouvelles. Au bout de ce temps, j'ai chargé les voisins de lui dire, s'il revenait, que j'étais retournée à Compton, et je vins directement ici, où monsieur votre père m'a prise pour sa femme de charge et où j'ai été plusieurs années très-heureuse; mais je n'ai jamais oublié mon fils, mademoiselle Millicent, et il est très-rare que je me couche sans le voir dans mes rêves avec ses beaux yeux noirs fixés sur moi.

— Oh! Sally... Sally... comme vous avez cruellement souffert, et que de raisons vous avez de haïr la mémoire de cet homme!

— Nous ne devons pas parler mal de ceux qui sont morts, mademoiselle Milly; qu'ils reposent en paix chargés du poids de leurs péchés, et pour nous, espérons des temps plus heureux; quand Masterton s'en alla, sans me laisser un sou pour acheter du pain, je ne pensais pas alors que je deviendrais un jour la maîtresse de l'Ours-Noir. Pecker a été un bon et fidèle ami pour moi, mademoiselle, et je bénis la Providence qui l'a envoyé au manoir pour me faire la cour. Il s'asseyait les soirs dans la chambre de la femme de charge, sans beaucoup parler, et il paraissait toujours triste; un soir il tomba à mes genoux, en disant: « Sally, voulez-vous être ma femme? »

A ce moment même M. Samuel Pecker osa se présenter à la porte pour demander quelque chose relatif aux affaires de l'établissement.

Sa femme lui répondit d'une manière si aigre,

qu'il se retira tout troublé et sans obtenir la réponse dont il avait besoin.

La bonne Sarah, comme maintes autres femmes, faisait une grande attention à cacher scrupuleusement à son faible époux tous les sentiments de tendresse et de reconnaissance qu'elle nourrissait pour lui, car elle craignait, si elle le traitait avec la bonté la plus ordinaire, qu'il n'en prît, — pour me servir de ses propres expressions, — ou plutôt qu'il n'essayât d'en prendre avantage sur elle.

L'hiver commença ainsi, et Millicent aurait été sans amis, si elle n'eût eu près d'elle cette bonne Sally et la petite femme du curé, qui avait assez à faire à nourrir et à vêtir ses sept enfants avec la modique somme de soixante livres par an.

Millicent était si modeste et elle vivait si retirée, qu'elle n'avait jamais fait de connaissances. Dans l'heureux vieux temps, quand elle demeurait au manoir, Darrell Markham avait été son ami, son confident, son compagnon de jeu, et elle n'avait jamais eu besoin d'autre personne, et elle n'en avait pas désiré; de sorte que maintenant elle se renfermait dans sa petite maison avec ses vieux et antiques miroirs et ses tables surannées, avec ses vieux fauteuils en acajou noir, et ses chaises de chêne qui étaient trop lourdes, pour que ses faibles bras pussent les remuer; elle se renferma dans sa petite demeure toujours propre et tenue avec ordre, et les gens de Compton ne la voyaient rarement qu'à l'église, ou sur le chemin qui conduisait à l'Ours-Noir.

Millicent ne recevait aucune nouvelle de Darrell; mais il écrivait une lettre une fois toutes les six semaines à madame Sarah Pecker, qui était très-embarrassée de lui griffonner quelques mots de réponse, pour lui dire que mademoiselle Millicent était faible, et que le capitaine Duke était toujours en mer sur le vaisseau le *Vautour*.

Par Sally, madame Duke avait aussi des nouvelles de son cher cousin; il avait trouvé des amis à Londres, et un noble lord écossais, qu'on soupçonnait de ne pas avoir un très-grand attachement à la famille de Hanovre, l'avait pris pour son secrétaire, mais il n'y avait pas longtemps que d'autres lords écossais avaient expié leur loyauté par le supplice, et il y avait de hideux et terribles avertissements à Temple Bar; de sorte que ce que l'on faisait pour secourir la famille exilée était fait en secret, car les fautes du passé avaient rendu prudents les hommes les plus courageux.

Pendant que Millicent était assise dans le petit parloir de l'Ours-Noir, la tête appuyée sur les genoux de Sarah Pecker et les yeux fixés sur le foyer, Darrell Markham se dirigeait à cheval vers l'ouest à travers un épais brouillard de novembre; il était chargé de lettres et de messages de son maître lord C..., adressée à un gentilhomme de Sommersetshire, dont les propriétés étaient situées près de Bristol.

Darrell s'arrêta à Reading. Le premier soir de son voyage. Il faisait nuit quand il entra dans la ville, et il se promenait entre deux rangées de réverbères à l'huile dont la lumière était très-faible, jusqu'à ce qu'il arriva à la porte de l'auberge qu'on lui avait recommandée.

Les fenêtres supérieures de l'hôtellerie étaient brillamment illuminées, et il pouvait entendre le choc des verres et le bruit des conversations.

Quoiqu'il fit sombre, il était de bonne heure, et, dans la partie inférieure de la maison, il y avait beaucoup de robustes fermiers qui étaient venus au marché de Reading, et bon nombre de gens de la ville s'étaient assemblées autour du comptoir pour discuter les affaires de la journée.

Darrell jeta les rênes au valet d'écurie, en lui donnant quelques ordres particuliers pour le traitement de son cheval.